

Notre pays est travaillé par des aspirations fiévreuses, parfois anarchiques, de progrès social.

La France, la grande nation batailleuse des siècles passés, voudrait déployer aujourd'hui son ambition de lutter et de vaincre sur un nouveau terrain, celui où les coups que l'on porte ne frappent personne, puisqu'ils ne veulent que guérir la misère; le terrain de la fraternité, le terrain de la justice. Mots vagues, rêve chimérique peut-être, où demeure cependant encore une aspiration élevée, qui trahit une âme toujours pénétrée du vieil Evangile.

L'on a fait croire au prolétariat de France qu'à toutes ces pensées l'Eglise était nécessairement hostile; qu'elle prêchait la résignation afin d'asservir les âmes à la misère, et qu'elle distribuait la charité comme pour se dispenser de pratiquer la justice.

On l'a fait croire autrefois, malgré les démentis que ne cessaient de donner les doctrines et les œuvres catholiques; mais aujourd'hui, on ne réussit plus guère à en convaincre la foule: car partout où il y a une misère à soulager, une larme à sécher, un abus à combattre, une réforme à promouvoir, une loi juste à faire voter, c'est la main d'un catholique qui se présente, c'est la parole d'un catholique qui s'élève, c'est le comte de Mun, pour n'en citer qu'un parmi tant d'autres, l'admirable champion des deux causes que l'on voulait séparer et qui s'unissent plus que jamais: la cause de l'Eglise à défendre et la cause de nos frères, les pauvres et les travailleurs, à soulager et à relever.

La loyauté exige que l'on rende ce témoignage aux catholiques; toutes les fois qu'une œuvre sociale vraiment bonne a été faite en France, elle n'a jamais été faite contre eux, elle a presque toujours été faite avec eux, et très souvent par eux.

J'en cite un exemple. Les garçons boulangers trouvent qu'il est dur de passer toutes leurs nuits